ALTRALANG Journal
e-ISSN: 2710-8619 p-ISSN: 2710-7922
Volume 8 Issue 1 / June 2026 pp. 54-65

La symbolique du temps et de la mort dans *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire

Gertrude M'foutou Ikami*
Institute National Research and Action Educational, Republic of the Congo
mfoutouikamig@gmail.com

Received: 19/02/2025, **Accepted:** 14/03/2026, **Published:** 05/06/2026

The Symbolism of Time and Death in *Les Fleurs du mal* by Charles Baudelaire.

ABSTRACT: *Time and death are two notions at the center of Charles Baudelaire's poetic construction. In Les Fleurs du Mal, the poet shows how these two notions, corollary, exert a remarkable influence on the individual. Baudelaire's time is that of Spleen, of despair. Through a language rich in rhetorical images, the poet describes his sorrows, his disappointments, his rejection... Death, which occurs in time, becomes for Baudelaire, a glimmer of hope, a means of escaping spleen and accessing a better world, "There, everything is only order and beauty, Luxury, calm and voluptuousness".*

KEYWORDS: Symbolic, Time, Death, Man.

RÉSUMÉ : *le temps et la mort sont deux notions au centre de la construction poétique de Charles Baudelaire. Dans Les Fleurs du Mal, le poète montre comment ces deux notions, corolaires, exercent une influence remarquable sur l'individu. Le temps de Baudelaire est celui du Spleen, du désespoir. A travers un langage riche en images de rhétorique, le poète décrit ses peines, ses déceptions, son rejet… La mort qui intervient dans le temps, devient pour Baudelaire, une lueur d'espoir, un moyen d'échapper au spleen et d'accéder à un monde meilleur, « Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté ».*

MOTS-CLÉS : symbolique, temps, mort, l'homme.

* Corresponding author
ALTRALANG Journal / © 2026 The Author(s). Published by the University of Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algeria.
This is an open access article under the CC BY license (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Introduction

L'histoire et l'actualité du XIXe siècle sont pour les poètes une source d'inspiration. Leurs œuvres sont dans l'ensemble sentimentales, satiriques, polémiques et même politiques. Considérant l'homme comme une entité située dans le temps et dans l'espace, les écrivains romantiques, parnassiens et symbolistes ont fait des analyses sur la temporalité en termes de vécu d'un individu et sur la mort symbolisant l'arrêt définitif d'une activité ou d'une vie. Le temps et la mort sont en effet deux notions au centre de la pensée des auteurs symbolistes en particulier Baudelaire, précisément dans son recueil intitulé *Les Fleurs du Mal* paru en 1857. Ce titre composé de deux mots opposés est très évocateur. « Fleurs » symbolise la beauté, la douceur et « mal » le néfaste, le vice.

Dans la conception baudelairienne, « Fleurs » suggère la nature, le bien et « mal » la souffrance, le péché, la mort. « *Fleurs du mal* » peut donc se définir comme une nature viciée.

Caractérisé par un réalisme macabre, Baudelaire a su créer dans son ouvrage, des impressions féeriques suscitant enrôlement et inspiration. Sensible et fervent de l'art pur, Baudelaire établit des correspondances entre le monde sensible et l'au-delà. Les *Fleurs du Mal,* recueil divisé en plusieurs parties, parait de toute évidence fidèle aux usages poétiques où les images se muent constamment en symboles. Amoureux du beau, Baudelaire considère la nature et ses spectacles comme un aperçu, un avant-gout du ciel sinon du paradis. C'est en fait la soif du poète de vouloir comprendre la splendeur naturelle, le mystère caché de la vie, l'au-delà que se justifie l'intérêt de cette étude qui porte sur la conception Baudelairienne du temps et de la mort dans *Les Fleurs du Mal*.

L'existence de ce poète est troublée par plusieurs intempéries. Le temps devient comme un vampire qui vit du sang humain. D'où le cri de cœur dans son poème « L'ennemi » (1857, P. 43) :

> O douleur ! O douleur ! Le temps mange la vie
> Et l'obscur ennemi qui nous ronge le cœur (…).

En s'appuyant sur ces vers, l'on peut se poser les questions suivantes :

- Le temps exerce-t-il une influence sur la vie d'un individu ?
- La mort est -elle un moyen d'échapper à l'usure du temps ?
- Peut-on transcender le caractère destructeur du temps ?

De ces questions découlent les hypothèses suivantes :

- Le temps exerce une grande influence sur l'homme. Il est destructeur. Baudelaire le compare à un ennemi qui « mange la vie ».
- La mort est une délivrance. Elle libère de l'ennui, du spleen ; c'est une issue inéluctable pour accéder au monde meilleur.
- La poésie un ultime moyen d'échapper à l'usure du temps. Elle permet de transcender le caractère démolisseur du temps. Le poète se sert du vers pour transformer ce qui est passager, éphémère en une éternité ; en ce qui demeure.

La présente étude qui se focalise sur l'adéquation entre le temps et la mort, s'articule autour de trois axes. Le premier met l'accent sur la notion de temps dans sa diversité ; le deuxième sur la notion de la mort tandis que le troisième se focalise sur le lien entre le temps et la mort.

L'approche utilisée pour analyser les poèmes (afin de comprendre leur sens) sinon décrypter les thèmes ou le message véhiculé par l'auteur est l'approche thématique. Cette approche qualitative permet de comprendre (à travers l'analyse aussi bien du fond que de la forme des poèmes), comment le temps exerce une influence remarquable sur l'homme.

Toutefois, pour comprendre que l'organisation (linguistique, poétique) d'un texte ou d'un poème peut susciter divers sentiments et diverses interprétations chez le lecteur, la théorie de l'évocation de M. Dominicy[1] a été d'un grand apport.

[1] Marc Dominicy, 2011, Poétiques de l'évocation, https : //www.fabula.org,

Il sied de rappeler que la portée philosophique du recueil de poèmes *L*es *Fleurs du Mal* indique que cette œuvre (de grande facture) établit une adéquation entre le temps et la mort.

1. La notion de temps

Selon son étymon, le vocable « *temps vient* du latin *tempus, temporis* qui signifie partie de la durée, moment ou les heures. Il désigne la propriété de ce qui dure » P. Foulque (1962, P. 718). C'est donc un mot polysémique dans la mesure où **c**haque individu sait à quel aspect de son expérience répond cette notion. Au- delà de cette différence, le temps peut être défini comme la durée d'un travail, d'une chose ou l'expérience d'un individu.

B. Pascal (1996, P. 273), s'interrogeant sur la notion du temps notamment sur la complexité de sa définition écrit : « Le temps est de cette sorte qui le pourra définir ? Et pourquoi l'entreprendre puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant de temps sans qu'on le désigne davantage ». On peut dire de manière générale que ce vocable englobe deux conceptions à savoir : celle de durée et celle du vécu.

1.1. Le temps en termes de durée

Le temps peut être considéré comme une notion indéfinie où paraissent se dérouler irréversiblement les existences (des êtres humains) dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession. C'est donc une durée globale de toute chose ; un moment où nous situons toutes nos actions : on pourrait dire « cet homme travaille sans relâche ; pour dire « cet homme travaille tout le temps ».

Le temps en termes de durée est aussi employé chez les poètes notamment pour désigner le moment irrésistible des choses vers la disparition, le vieillissement ou la mort. Les choses ont en effet une durée limitée. Après un temps d'existence, elles sont appelées à disparaitre. D'où le terme « fuite du temps » utilisé par maints auteurs.

Dans *Méditations Poétiques*, précisément dans son poème le Vallon, A. De Lamartine cité par A. Lagarde et L. Michard (1969, P. 97), fait une comparaison entre la courte durée de la vie de l'homme et celle de l'automne. L'homme doit vivre, de même qu'il est appelé à disparaitre.

> Tes jours sombres et courts comme les jours d'automne,
> Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux.

Dans cette perspective, dans *Harmonies Poétiques et Religieuses,* il souligne le caractère bref de la vie de l'homme et parle de l'éternité de Dieu notamment dans le poème « Eternité *de la nature, brièveté de l'homme »* (1969, p.104) :

> (…) Triomphe immortelle nature,
> A qui la main pleine de jours (…)
> Des temps qui renaissent toujours
> (…) Je nais, regarde et j'expire
> (…) Je meurs ….

C'est pour ainsi dire que l'homme est de passage sur terre. Sa durée ici-bas est limitée. Celle de Dieu par contre est infinie. Dieu ne subit aucune influence du temps. La nature, elle, se renouvelle chaque jour et nous offre des spectacles incroyables à travers le paysage, les phénomènes naturels... Dans cet ordre d'idées, dans son poème « *Chants d'automne »* (1857, P. 87), C. Baudelaire compare la vie de l'homme à la durée de l'été. Une saison propice à la vie mais de courte durée. Ce regret est exprimé en ces mots :

> Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;
> Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !

Cette idée est renforcée dans « Le *guignon »* (p.44) en ces termes :

> Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
> L'art est long et le temps est court.

On retrouve la même idée dans « *l'Ennemi* » (P.43) lorsqu'il dit : « Le Temps mange la vie » et dans « *L'irréparable* » (P. 85) :

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane,
Noierons-nous ce vieil ennemi,
Destructeur et gourmand …

Pour le poète, le temps est un ennemi qui menace l'homme. C'est le mal. Personne n'échappe à la marche du temps. Il détruit sans pitié. C'est dans ce sens qu'il déclare dans son poème « *Le crépuscule du soir* » (p. 128) :

Voici le soir charmant, ami du criminel ;
Il vient comme un complice, à pas de loup ; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve …

La même idée est exprimée dans « *L'horloge* » (p.112) en ces termes :

Mon gosier de métal parle toutes les langues (…).
Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.

Il sied de signaler que le temps est opératoire, car, son action porte sur les choses. Il est donc quantitatif et mesurable d'où son aptitude à exprimer la durée d'une chose ou d'un individu.

Cependant, ce temps exprimé en termes de durée peut être défini à travers les caractéristiques d'une époque ou du vécu d'une personne. Si le temps en termes de durée est conçu comme une force agissante, c'est-à-dire, le poids de son action sur les choses, quel sens pouvons-nous donner au temps comme état de l'atmosphère influençant la vie et l'activité humaine ?

1.2. Le temps en termes de vécu

Le temps en termes de vécu peut être défini comme l'époque pendant laquelle se déroulent les événements. La notion de temps est à cet effet fondée sur l'expérience vécue, qu'elle soit individuelle ou collective. La vie humaine comme trace temporelle à un début et une fin. La temporalité en tant que vécu peut-être observée en deux phases : la première va s'intéresser aux caractéristiques d'une époque et la seconde mettra l'accent sur l'expérience d'un individu.

Comme époque, le temps peut être défini comme la manifestation des phénomènes ou événements qui marquent cette période. On dira que le XVIe siècle est une période caractérisée par les guerres de religion qui ont plongé la France dans un chaos. En guise d'illustration, nous avons la nuit de *la Saint Barthélemy*, une nuit pendant laquelle les chrétiens catholiques ont massacré les chrétiens protestants. Cette situation est décriée dans Les *Tragiques* par Agrippa d'Aubigné.

En tant que vécu d'un individu, le temps est existentiel et subjectif à tonalité essentiellement affective. C'est alors le moment de l'attente, de l'espérance, de l'angoisse, du regret. Il est donc qualitatif et ne peut se mesurer. Dans cette perspective, le critique H. Benac (1993) écrit : « Le temps vécu est le temps existentiel, celui que nous vivons en tant qu'être de chair et de sang, sans retour en arrière ni saut en avant possible ».

Le temps, puissant et dominateur, est pour Baudelaire une expérience personnelle à laquelle tout individu est confronté. On comprend donc que le temps d'un individu est caractérisé par des événements fastes et néfastes.

1.3. Les caractéristiques du temps dans *Les Fleurs du Mal*

Le temps est une notion où les actions se définissent et se développent. Dans *Les Fleurs du Mal*, le temps de l'homme se caractérise par les événements aussi bien heureux que malheureux. Ces événements définissent en effet l'existence humaine. Notre analyse porte dans un premier temps sur les souvenirs heureux, c'est-à-dire, les meilleurs moments vécus par le poète et dans un second, sur les souvenirs tristes

1.3.1. Les moments fastes

Les Fleurs du Mal est un recueil qui semble être le reflet de l'existence du poète. Il semble vain d'isoler quelques traits qui renvoient plus particulièrement à lui-même, ou qui éclairent sa vision du monde.

Le souvenir baudelairien est lié à l'idée d'un bonheur ancien, puisé aux sources de l'âme ou de la pensée où l'âme aspire naturellement à retourner.

Baudelaire a en effet vécu une enfance heureuse aux côtés de sa mère. C'était un enfant choyé qui ne manquait presque de rien. Cette période était exempte de soucis matériels. C'est un moment où le sens de l'utile ne venait pas corrompre la beauté, où tout n'était que joie et satisfaction. Ce temps de « brillants soleils » est décrit dans « *Je n'ai pas oublié, voisine de la ville* » (p.134), un poème qui décrit l'intimité du poète avec sa mère.

Toutefois, il ne connaitra plus une telle félicité. Ce temps doux ne durera pas longtemps. Ce n'est qu'un feu de paille car l'homme va rencontrer de jours-amers qui le rendront triste et malheureux jusqu'aux derniers instants de sa vie. « Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ».

1.3.2 Les moments néfastes

Les Fleurs du Mal est un recueil qui se présente comme un bilan de la vie du poète. Dans l'ensemble, l'auteur met l'accent sur la facticité sinon l'artificialité de la vie et sur le douloureux passage du temps. En effet, le vécu du poète est caractérisé par des ennuis matériels, des déficiences physiques « *Réversibilité* ; « *Chant d'automne* ». Cette misère conduit à l'écrasement de l'être, à la sensation d'étouffement, d'impuissance, à la solitude morale « *cloche fêlée* ». On comprend dès lors que le temps du poète est celui des hallucinations qui florent la folie « *Quand le ciel bas et lourd…* ».

L'existence de l'homme est de moins en moins supportable. Dans plusieurs poèmes, l'individu cité dans cette œuvre poétique raconte d'une manière sincère ses espérances et ses défaillances. Dans « *Spleen et Idéal »*, C. Baudelaire décrit la double postulation d'un être déchiré entre sa soif d'une idéalité et son enlisement dans les tourments. Dans « *Révolte »*, il montre comment un homme écœuré s'abandonne aux imprécations de l'esprit. Dans maints de ses poèmes, à l'instar de *« Bénédiction* », il évoque la malédiction de la mère et dans *L'Albatros* », l'exclusion par les autres ou la solitude. En outre, l'histoire des *Fleurs du Mal* est dominée par une angoisse qui ronge le poète et dont il en fait une confession. L'ennui baudelairien disons-le, peut connaitre de causes et explications théologique, morale et même sociale.

En dépit de ces interférences, la principale source de cet ennui est dans la conséquence génétique. Il sera animé du complexe d'œdipe ne supportant pas le remariage de sa mère avec le chef de bataillon, le général Aupick. Cette nouvelle relation amoureuse de sa mère a causé beaucoup de peines à C. Baudelaire. Le malentendu va s'installer entre Baudelaire et sa mère. Il va connaitre de lamentables chutes et d'errance. Son existence sera ainsi déchirée par les souffrances tant morales que physiques. « C'est un élève cynique, singulier, qui éprouve de lourdes mélancolies, un sentiment de destinée éternellement solitaire » (A. Lagarde et L. Michard, op.cit., p. 429). Dans cet ordre, le poème « *L'ennemi »* (p. 43), décrit bien un être pressé par l'usure du temps.

> Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
> Traversée çà et là par de brillants soleils ;
> Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
> Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Après la rupture avec les liens familiaux, l'individu s'intéresse à l'amour pour dissiper son mal. Peine perdue. Les femmes loin d'apporter à l'être déchiré un réconfort, enfoncent le clou. L'amour devient un chemin vers le tombeau (*Remords posthumes*). Derrière la tendresse et les larmes de la femme, se cache la violence ou la cruauté « *La chevelure* » (p.56).

> Machine aveugle et sourde en cruauté féconde !
> Salutaire instrument, buveur du sang du monde.

L'entreprise de la femme est source de malheurs et d'horreur. Baudelaire le déclare dans les premières pages de *Mon cœur mis à nu* cité par *L.* Decaunes (2001, p.39) en ces termes : « La femme est le contraire du Dandy[2]. Donc elle doit faire horreur. La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. Ainsi

[2] Dandy : une véritable morale. Le kdandysme (…) c'est une espèce de culte de soi-même qui peut sur-vivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui (..) Decaunes (p. 29).

est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du Dandy. » L'action de la femme en matière d'amour est nocive et conduit à la ruine.

En outre, dans « *Causerie* » (p. 87), C. Baudelaire montre que ses relations amoureuses sont source de blessures, de tourments, d'orage, de tristesse.

> Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme (…) ;
> Par la griffe et la dent de la femme.
> Ne cherchez plus mon cœur ; les bêtes l'ont mangé.

La femme est source d'humiliation, de souffrance. L'expérience sentimentale loin d'exhaler un parfum de bonne odeur, exhale plutôt un parfum délétère. Ainsi, pour C. Baudelaire cité par L. Decaunes (op.cit., P. 41), « la femme ne peut être prise au sérieux que dans la mesure où on la considère comme une source de plaisirs imaginaires, ou tout au moins artificiellement ordonnés en fait, comme un objet esthétique ».

Notons tout de même que C. Baudelaire reconnaît le côté protecteur de la femme lorsqu'il dit : « la femme est l'être qui projette la plus grande ombre ou la plus grande lumière dans nos rêves » L. Decaunes op.cit., page 39.

Par ailleurs, l'héritage mal géré et l'intervention de la justice pour mauvaise gérance de ses biens, développent chez le poète une psychose et créent un sentiment de tristesse qui va être traduit dans la vie mais surtout dans la littérature notamment dans *Les Fleurs du Mal,* recueil qui se présente comme une histoire personnelle.

La poésie devient un moyen pour prétendre soulager le mal. T. Gautier cité par A. Lagarde et L. Michard (1989, p. 95), le dit en ces termes : « C'est par la poésie et la musique que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau ».

Dans cette perspective, C. Baudelaire cité par L. Decaunes (op.cit., p. 160-161 écrit : « ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie (…) ». Il poursuit en disant : « pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. (…). Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous, (…), de poésie (…) ».

Pour Baudelaire, la poésie permet de retrouver l'unité des choses, leur donne une harmonie. Le poète cherche donc à saisir les mystérieuses correspondances, c'est-à-dire, trouver le bien dans le mal. La poésie conduit ainsi l'homme vers les cimes où le poète veut établir la sérénité de son rêve. C'est ainsi qu'il écrit dans « *Elévation* » (p.36) :

> Mon esprit, tu meurs avec agilité
> (…) Envole toi bien loin de ces miasmes morbides,
> Va te purifier dans l'air supérieur.

Le sentiment d'incurable ennui, les pensées macabres et cruelles, les malaises et rêves de l'idéal comme on peut le constater dans le poème « *Les aveugles* », entrainent un découragement, un dégout de la vie et poussent l'individu à une confession sincère de son mal.

> « Dans ce livre atroce, j'ai mis tout mon cœur, ma tendresse et ma haine »[3]. « Ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vrai, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désir, une impossibilité de trouver un amusement quelconque… je me demande sans cesse à quoi bon ceci ? A quoi bon cela ? c'est là le véritable esprit de spleen… »[4] .

Baudelaire associe en effet les remords de toute sorte et l'obsession de sa vie manquée. Les points de suspension utilisés de façon abondante dans l'ensemble du recueil montrent les interruptions dans le

[3] https ://fr. wikisource.org
[4] https://leblogde marie-anne.fr

récit ; interruptions qui s'apparentent aux moments orageux de l'auteur, à ses errances, au manque ou au vide. En outre, ces suspensions créent chez le lecteur un effet d'anticipation. Ils le poussent à réfléchir sinon à se poser des questions sur la vie qui passe avec le temps et sur la mort qui engloutit tout en ne laissant derrière elle que le silence.

Dans « Spleen et Idéal », Baudelaire décrit la double postulation de son être déchiré entre sa soif d'une idéalité et d'une pureté perdue. Dans « *Bénédiction* » (p.33), il peint ainsi l'ennui que lui inspirent le monde réel et son aspiration à l'au-delà spirituel. Cette idée est renforcée dans « *Elévation* » (p.37) :

(…) Mon esprit, tu meurs avec fragilité,
(…) En vole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur.

Toutefois, l'emploi des déterminants et pronoms possessifs dans plusieurs poèmes indiquent bien que l'auteur décrit son existence. L'errance, les déceptions amoureuses, la déchéance physique… sont autant des maux qui caractérisent la vie de C. Baudelaire.
Sa vie est ainsi une série d'interrogations du genre : qui suis-je ? Où vais-je ? Que deviendrais-je ? La finalité est donc le voyage, symbole de la mort.

Si le temps comme vécu d'un individu se résume à son expérience, quel serait alors l'impact du temps sur l'homme ? Le temps comme vécu d'un individu est facteur de la mort.

2. La notion de la mort

Le vocable *« mort »* peut avoir plusieurs définitions selon la conception de chaque individu et selon le contexte. La mort est avant tout un silence. Dans *Les Fleurs du Mal*, le silence de la nuit est synonyme de la mort dans la mesure où pendant la nuit, il n'y a plus de vie, plus d'activités ; tout est calme. C'est le temps de repos mais aussi de l'horreur. La nuit est le symbole des idées noires ; elle est caractérisée par l'opacité, une vision ténébreuse ou dépressive. Elle traduit l'angoisse comme l'expliquent les vers du poème « *Le crépuscule du soir* » (p. 128) :

Voici le soir, ami du criminel ;
Il vient comme un complice, à pas de loup.

Il sied de signaler que la fin d'une entreprise ou encore le vieillissement d'un être est également une sorte de mort. La mort est ainsi perçue comme l'anéantissement de l'être et le vieillissement d'une fleur, son anéantissement donc sa mort. A. De Lamartine cité par A. Lagarde et L. Michard, (op.cit., p. 98), écrit :

La fleur tombe en livrant ses parfums au Zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ».

Par ailleurs, l'alliance brisée entre mère et fils sinon entre C. Baudelaire et sa mère après le décès de son père, symbolise la fin de la vie heureuse que vivait le fils auprès de ses parents.

Au-delà de multitudes définitions qu'on peut attribuer à cette notion, la mort peut être considérée comme l'état de souffrance mais aussi comme la cessation de la vie.

2.1. La mort comme état de souffrance

La mort dans son sens le plus connu, est la fin d'une vie. Cependant, selon la vision de chaque individu, la mort peut avoir plusieurs significations. Ainsi, nous pouvons dire qu'un individu mort est un homme qui est en état de privation de quelque chose consécutif à un état de souffrance. Selon *l'Encyclopédia Universalis (1996*, p. 794), la mort est vécue avant tout comme « destruction : avec elle, l'être devient non être ; par elle, la présence se mue en absence ».

L'état de souffrance peut plonger l'homme dans une triste évasion qui lui fait oublier qu'il existe au monde. Un individu en souffrance est susceptible de perdre ses qualités de raison. C'est sans doute pour cette raison qu'il est écrit dans *Encyclopédia Universalis (1996*, p. 794)) : « Le sujet envahit par une souffrance hostile, dangereuse, la maladie, et notamment la maladie mentale, est un individu mort ».

Être dans *« le gouffre »* comme le dit C. Baudelaire, c'est être dans un état de malheur où l'on devient impuissant devant certains faits ou certaines réalités. La maladie, la vieillesse sont hantées par

l'imminence d'une fin qui approche. L'être voit se rétrécir devant lui ses projets et les perspectives de son avenir. La souffrance devient alors une diminution profonde de l'être.

Cette mort est aussi marquée par la fin des moments heureux du poète après la réception de sa part d'héritage. Installé luxueusement, ivre de liberté et de faste, il va mener une vie de bourgeoisie.

C'était la période de son élégance matérielle, son temps de brillant soleils. C'est en effet la période heureuse de son existence. Malheureusement, cette entreprise ne durera pas longtemps car, sa famille lui impose un conseil judiciaire qui le limite à une rente mensuelle faible. Désormais, il vivra misérablement. La misère marque la chute de cette activité, celle de son élégance matérielle. La mort de son entreprise ici est comme le dit Sartre cité par A. Lagarde et L. Michard (1969,429), « la fin de ses temps fastes où il s'était lancé dans une vie « scandaleuse et dorée de la Bohème riche ».

Dans la perspective littéraire, la mort peut être l'ennui, le mal violent, le fait de ne pas être dans la joie, c'est-à-dire éprouver une tristesse mieux comme le dit Proust « avoir la tristesse dans l'âme »[5]. Le Spleen baudelairien est à cet effet le symbole de la mort, car, la vie de cet homme est caractérisée par les ennuis matériels, les maux de toute sorte qui l'oppressent incessamment. Tout ceci aboutit au sentiment du désespoir et à la nostalgie d'une âme exilée. Dans « *La cloche fêlée* » (p. 103), on note une sorte d'étouffement d'une insurmontable impuissance (un dégout) de vivre. On retrouve la même réalité dans *« Chant d'automne »* (p.87), poème dans lequel, il parle des souffrances physiques et par correspondance, les malaises d'une âme qui sent venir les grandes douleurs :

> Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ; (…)
> J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres,
> (…) Tout l'hiver va rentrer dans mon être.
> Mon esprit est pareil à la tour qui succombe …

L'usage du champ lexical de l'hiver et du bruit dans cet extrait traduit l'angoisse. Dans cet ordre, être dans un état croissant de malheur, c'est comme perdre ses sens.

Par ailleurs, dans le domaine du Christianisme, un individu qui est dans le péché, un passionné des plaisirs et des joies terrestres, est un homme mort.

Il sied de dire que la solitude morale, l'ennui incurable ou tout type de malaises croissantes, sont l'expression de la souffrance voire l'imminence de la mort. L'angoisse est donc facteur de la mort définie comme cessation de la vie.

2.2. La mort comme cessation définitive de la vie

D'après Larousse, *Le grand dictionnaire de la langue française*, et selon son étymon, le vocable « mort » vient du latin « mors, mortis » qui signifie « cessation définitive de la vie chez les êtres vivants ». La mort dans son sens le plus connu, c'est l'arrêt de la vie. On parle de la mort quand l'être ne vit plus. Ainsi, dans *L'Encyclopédia Universalis (1996,792)*, la mort est définie comme « l'arrêt respiratoire ; il ne respire plus ». Ces euphémismes traduisent une seule réalité : la mort.

La mort peut aussi être appréhendée comme un pont entre le monde sensible et l'au-delà. Elle est une transition, un passage ou un changement d'état, car, elle nous permet de partir d'un monde à un autre. Mourir devient le symbole du voyage, mais un voyage sans retour. Dans une perspective bouddhiste, mourir c'est quitter l'apparence illusoire des êtres et des choses afin de retrouver Dieu. Dans cet ordre, la mort n'est plus source d'horreur ni d'épouvante, phénomène de séparation, mais plutôt un fait joyeux, une chose sainte.

La mort devient alors le symbole de la vie. Dans « Lettre à sa sœur Gilberte, B. Pascal (1996, p.273) écrit : « Ne considérons plus la mort comme des païens, mais comme des chrétiens (…). Les élus après le jugement dernier, auront un corps resplendissant (…). Avec Jésus Christ, la mort est une Chose sainte, douée et joyeuse pour le véritable croyant ».

[5] Proust (Marcel), *Du côté de chez Swann*, in *Larousse, Grand Dictionnaire de la langue française*, Paris, France, 1987, P. 3470.

La mort occupe une place nodale dans la poésie voire dans la vie de Baudelaire. Elle constitue dans ce recueil le thème principal de plusieurs poèmes et apparait sous maints termes génériques : l'agonie (*Le voyage),* les funérailles (*Le Mauvais Moine),* la tombe *(Chant d'automne) …*

Rongé par la douleur de vivre, C. Baudelaire demande au gouffre de l'engloutir « car je cherche le vide, et le noir, et le nu ! » *(Obsession, p. 107)* ; « Veux-tu m'emporter dans ta chute ? » *(Le Goût du Néant. P. 107).*

Baudelaire pense donc que la mort est un moyen par lequel l'âme impatiente s'élance vers l'infini. Elle devient le divin remède aux problèmes qui n'ont pas trouvé solution ici-bas sinon le remède à nos impuretés. Cette idée est également évoquée *dans «la mort des pauvres »* (p.164) :

C'est la mort qui console, hélas ! Qui fait vivre.
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir (…).

La mort n'est plus un mal, mais un bien ; un moyen d'évasion ou d'éviter la maladie, l'angoisse, les déceptions, la souffrance… Dans « *La fin de la journée* » (p.165), le poète exprime cette idée comme suit :

La nuit voluptueuse monte,
Apaisant tout, même la faim,
Effaçant tout, même la honte
Le poète se dit : « Enfin » !

Ceci pour dire qu'aucun voyage sur terre ne peut nous préserver de l'ennui, des blessures de la vie, de trahisons de l'amour, du désir du changement…

Le seul moyen pour se libérer de ce monde de tensions est le « grand voyage » : la mort. Ce voyage met fin à la déchéance physique et morale. C'est en effet une façon de nous éloigner du spleen peu importe le lieu pourvu que ce soit hors du monde

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau.

La même idée est scandée dans « *L'Invitation au voyage* » (p.84) en ces termes :

Mon enfant (…), Songe (…)
D'aller là-bas vivre ensemble !
Au pays qui te ressemble ! (…)
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Dans ce poème, le retour régulier des vers « *Là, tout n'est qu'ordre et beauté/ Luxe, calme et volupté* » comme un refrain ou un slogan, montre bien que la mort devient pour le poète, un ultime voyage qui permet sans doute d'atteindre le bonheur non trouvé ici-bas. Le poète sera donc animé d'un désir constant d'évasion. Sa quête s'apparente ainsi à une quête de type religieux voire mystique.

Dans « *Chant D'automne »*(p.87), l'usage de l'image auditive« *chocs funèbres, chaque bûche qui tombe, tour qui succombe, sous les coups du bélier, choc monotone …* » et du lexique de l'hiver, de l'horreur et de la mort « *froides ténèbres, chocs funèbres, frissons, horreur, labeur dur, tout l'hiver…* » annonce bien l'hiver, symboliquement la fatalité donc la mort. Aucune force ne peut arrêter ce mal-être « *ce bruit mystérieux sonne comme un départ* ». La mort est perçue dans ce sens comme une libération tel qu'il le dit dans *Le voyage* (p.172) « (…) *O mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre ! Ce pays nous ennuie (…).*

Toutefois, l'homme nait, vit et meurt dans le temps. Ainsi, peut-on parler du rapport temps- mort dans la vie d'un individu ?

3. Rapport entre le temps et la mort

Les vocables « *temps et mort* » peuvent avoir des relations étroites dans la mesure où l'un peut déterminer l'autre. Le temps est facteur de la mort. Après avoir vécu, un individu est appelé à mourir. La mort est corollaire du temps dans ce sens que le temps n'existe plus pour un homme qui a cessé de vivre. L'homme nait, grandit et meurt dans le temps. C'est donc à partir de cette influence que s'établit leur rapport. « Le temps est donc ce qui mûrit les choses, puis par extension ce qui conduit les choses à leur

ruine » L. Robin (1968). Dans cette perspective, L. Lavelle (1962,24) écrit : « la conscience du temps sous sa forme la plus pure, c'est l'ennui, c'est-à-dire la conscience d'un intervalle que rien ne traverse ou que rien ne peut combler ».

Pour ainsi dire que, lorsque la fin d'une chose intervient, personne ne peut arrêter le temps qui achève cette action. En parlant de la nature, A. De Lamartine fait comprendre que le temps fait jaunir les feuilles et les fait tomber par la suite : c'est leur fin. Cette réalité est aussi valable pour l'homme. La vie de l'homme sur terre est comme une ombre qui apparaît momentanément puis disparait dans un silence absolu. Le tic-tac de la montre *(L'Horloge)* laisse comprendre que chaque seconde qui passe, réduit le temps de l'homme sur terre et le rapproche de la mort.

C. Baudelaire, en parlant de ce rapport, pense que le temps est cet « ennemi » qui écrase l'homme. Il est impardonnable. Lorsqu'il frappe, l'individu se sent anéanti, voit sa chute ; mais n'y peut rien et accepte ce destin commun comme une fatalité. La mort devient ainsi la conséquence du temps opérationnel. Toutefois, l*e temps est-il ce qui passe ou ce qui demeure ? Peut-on parler du temps après la mort ?*

Le temps est ce qui passe en contraste avec ce qui demeure. Si le temps écrase la vie, la mort emporte avec elle le temps. Ce qui revient à dire que, comme l'homme, le temps est passager ; l'individu s'effondre avec le temps. Là, intervient le caractère philosophique de la mort. C'est certainement dans ce sens que A. De Lamartine cité par A. Lagarde et L. Michard à la page 91 écrit dans son poème « *immortalité* » : « l'ombre croit, le jour meurt, tout s'efface et disparaît ».

La mort est alors un phénomène ambivalent : elle est inscrite dans le temps mais emporte ou écrase aussi le temps. Cette philosophie de la mort permet de dire que, pour qu'il y ait vie, l'homme doit mourir. La mort annonce une nouvelle vie. Cette conception est soutenue par A. Gide dans « *Si le grain ne meurt* ». Pour qu'il ait semence, le grain devra mûrir et par la suite mourir. Cette mort est porteuse de vie. Lorsqu'une cellule meurt, elle laisse la place à une nouvelle qui servira de support ou qui jouera le même rôle qu'elle. C'est donc le cycle de la reproduction, une dynamique de la vie.

Par ailleurs, les images de rhétorique utilisées dans ce recueil donnent un sens plus profond au texte et relèvent son niveau en lui conférant une certaine tonalité liturgique. La comparaison ; l'hyperbole, la métaphore, utilisées régulièrement révèlent non seulement la littérarité du texte ou son pouvoir esthétique mais montrent l'adéquation entre le temps et la mort (*Chant d'automne, Harmonie du soir, Hymne à la beauté*…).

Les sonorités utilisées dans l'ensemble du recueil reproduisent la mélopée des chants mieux des thèmes évoqués (*Parfums exotiques, La mort des amants…).* Les allitérations et les assonances utilisées de façon régulière dans maints poèmes, évoquent une vie émaillée de chagrins qui finissent par consumer l'être. Elles soulignent en effet l'idéal impossible que l'on recherche sur terre et le parfait bonheur que l'on vivra dans l'au-delà ; au pays où tout est calme et beauté.

Les allitérations en « m » et en « r » dans maints poèmes suggèrent la douceur, le calme, la tranquillité, mais aussi le bonheur tant rêvé (*La mort des amants, A une Madone, La Chevelure…*). Elles traduisent également la chasse au bonheur sinon la nostalgie du bonheur perdu que le poète désire retrouver (*L'invitation au voyage, Le Balcon*…). Par ailleurs, l'allitération en « s » dans plusieurs poèmes, peut symboliser le bruit, le vacarme violent ou le sifflement qui désigne la souffrance mais aussi la mort à travers la cloche qui sonne (*L'Horloge, Le vin de l'assassin*). Dans l'ensemble, ces procédés indiquent que le poète est un être en proie à l'ennui, au manque, à la tristesse. Ce qui traduit sans doute son dégoût du monde réel et sa volonté de chercher le bonheur dans le voyage sans retour.

Par ailleurs, l'usage des assonances dans ce recueil laisse une impression de fragilité du poète. Cette fragilité est en effet due aux échecs, à la souffrance, à l'errance, à la vulnérabilité due à la détérioration de sa santé. Le son « en » et « i » très dominant dans ses poèmes (Correspondances, Chant d'automne…), traduisent aussi bien les relations, les liens entre les éléments de la nature ; l'unité et l'harmonie des choses que la tristesse ou la mort qui sonne comme un bruit. Cependant, plus loin, elles peuvent symboliser l'éloignement extrême des éléments de la nature, mais également leur déclin à travers l'usure du temps.

Toutefois, Les assonance en « u » ; « ou » suggèrent l'implacable marche du temps ou son impact sur la vie. Elles désignent en outre le caractère passager et destructeur du temps dans la vie de l'homme *(L'Horloge , Harmonie du soir ; L'irréparable, Le Crépuscule du soir, Le Crépuscule du matin ; L'Imprévu ; L'Examen de minuit, l'Ennemi…).*

En outre, les procédés de versification sont très révélateurs. Les strophes dans l'ensemble correspondent à des unités syntaxiques. Ce qui rend le texte très souple et la lecture aisée. Cette souplesse est renforcée par les pauses qui confèrent aux poèmes un rythme régulier.

Il sied de signaler que, pour créer un effet de musicalité (cadence) ou encore pour susciter les émotions, Baudelaire a recours aux jeux rythmiques. Il utilise en effet les enjambements et les alexandrins pour non seulement dynamiser le rythme, intensifier l'émotion et créer les effets nouveaux (allusion faite aux thèmes modernes), mais également pour créer le suspens, les effets de continuité et de surprise (poèmes de la section « Tableaux Parisiens »).

Le souci de Baudelaire de tout raconter sur sa vie (sa famille, l'amour, la société, la poésie, le temps qui ôte la vie…), se traduit par La prédominance de l'alexandrin dans son recueil (*Bénédiction, l'Ennemi, A une madone*…). En utilisant ce procédé, le langage poétique de l'écrivain dramatisé à travers les faits évoqués et le rythme des vers, devient très enrôlant.

Pour rendre dynamique ses vers, Baudelaire utilise les rejets et les contre-rejets (*Châtiment de de l'orgueil, Le Flacon, Le Flambeau vivant).* Plus loin, cet usage peut suggérer le suspens ; le rejet du poète par la société, sa solitude, mieux sa rupture avec le reste du monde. (*L'Albatros, A une Madone*…).

Il sied de signaler que les procédés grammaticaux utilisés dans maints poèmes révèlent plusieurs réalités. Les points d'exclamation utilisées de façon abondante dans plusieurs poèmes, traduisent d'un côté la fuite du temps et de l'autre la courte durée de la vie (*L'Examen de minuit, Harmonie du soir, L'Horloge…*). Tout homme subit l'influence du temps et personne sur terre ne peut échapper à la mort. Les points d'interrogation quant à eux, invitent le lecteur à la réflexion, à se poser des questions sur l'existence humaine, sur l'amour, les relations entre les hommes, sur les questions de Dieu, et sur le temps qui martyrise et emporte l'homme (*La Muse vénale, Réversibilité, L'Irréparable*…).

Conclusion

En somme, le temps et la mort sont deux notions au centre de la pensée de C. Baudelaire. Ces notions ont une influence considérable sur l'individu dans *Les Fleurs du Mal*. « Baudelaire, dans son recueil, a tout livré à son imagination : sa vie, ses douleurs, ses vices, ses fantômes » (L. Decaunes, P. 65). La poésie a donc assuré à C.Baudelaire la liberté que le monde social lui a refusée. A travers un vocabulaire riche en images de rhétorique, le poète a su montrer comment le temps écrase l'homme et le conduit inéluctablement à la mort. De même, il a montré que le temps de l'homme s'arrête quand sa vie s'immobilise. N'ayant pas trouvé le bonheur sur terre, l'homme accepte la mort où il pense trouver la paix. La mort devient une lueur d'espoir, un moyen d'accéder au monde meilleur « *Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté* ». A travers nombreux de ses poèmes, C. Baudelaire peut être considéré comme un chantre de la mort.

Références bibliographiques

- BAUDELAIRE Charles, 1857, *Les Fleurs du Mal, Paris,* Librairie Générale.
- BENAC Henri, 1993, *Vocabulaire des études littéraires,* Paris, Hachette Education.
- AGRIPPA D'AUBIGNE Théodore, 2016, *Les Tragiques*, nouvelle édition, Hachette livre.
- DECAUNE Luc, 2001, *Charles Baudelaire,* Seghers poètes d'aujourd'hui (anthologie), Paris, 256 pages.
- DURANT Gilbert, 1969, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire,* Paris, Bordas.
- FOULQUE Paul, 1962, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF.
- GAUTIER Théophile, 1989, *L'Artiste*, Paris.
- LAGARDE André et MICHARD Laurent, 1969, *Le XIXe siècle*, Paris, Bordas.
- DE LAMARTINE Alphonse :
- LAGARDE André et MICHARD Laurent, 2013, *« Harmonies Poétiques et Religieuses* », nouvelle édition, Amazon.
- LAGARDE André et MICHARD Laurent, 2006, *Méditations poétiques,* Ebooks libres et gratuits.
- LAVELLE Léon, 1962, *« Du temps et de l'éternité* » in *Dictionnaire de Langue Philosophique*, Paris, PUF.
- PASCAL Blaise, 1996, « Lettre à sa sœur Gilberte », in *Encyclopédia Universalis*, Paris, France.
- ROBIN Louis, 1968, *Vocabulaire Technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF.
- Vernet Marie-Anne, *le spleen de Charles Baudelaire*, https://leblogde marie-anne.fr mis à jour le 17 décembre 2023, page lue le 15 décembre 2024.
- Larousse, Grand Dictionnaire de la langue française, 1989, Tome quatrième, Paris, Librairie Larousse.
- MFOUTOU IKAMI Gertrude, 2003, *La notion du temps et de la mort dans Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire.